

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSENT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE. ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRYS.

XIII

Un seul point restait en litige. La science constatait l'existence et les effets du toxique employé, mais elle ne pouvait dire quel était ce toxique ; elle se reconnaissait impuissante à le classer, à l'éti-quer. De là, pour l'instruction, un fort gros embarras.

M. Villeret avait interrogé Philippe et tous les autres serviteurs de l'hôtel du boulevard Malesherbes. De leurs réponses il ne résultait contre mademoiselle de Terrys d'autre présomption que celle-ci : la jeune fille préparait elle-même les breuvages destinés à son père.

Cette chose, si simple, prenait de grandes proportions dans l'esprit prévenu du juge, et se métamorphosait à ses yeux en une charge écrasante. Il ne doutait pas de la culpabilité d'Honorine.

Madame Bertin, de son côté, vivait dans la solitude et dans la tristesse, pensant à sa fille sans cesse, mais ne conservant qu'une bien faible espérance de la retrouver un jour.

La nouvelle de l'arrestation de mademoiselle de Terrys était venue la frapper de stupeur. Convaincue de l'innocence de sa jeune amie, elle avait cherché à la voir pour lui porter des consolations et des encouragements, mais elle s'était heurtée contre une consigne inflexible et, rien ne poussant à l'égoïsme autant que la douleur, elle s'im-

mobilisait de nouveau dans son désespoir maternel.

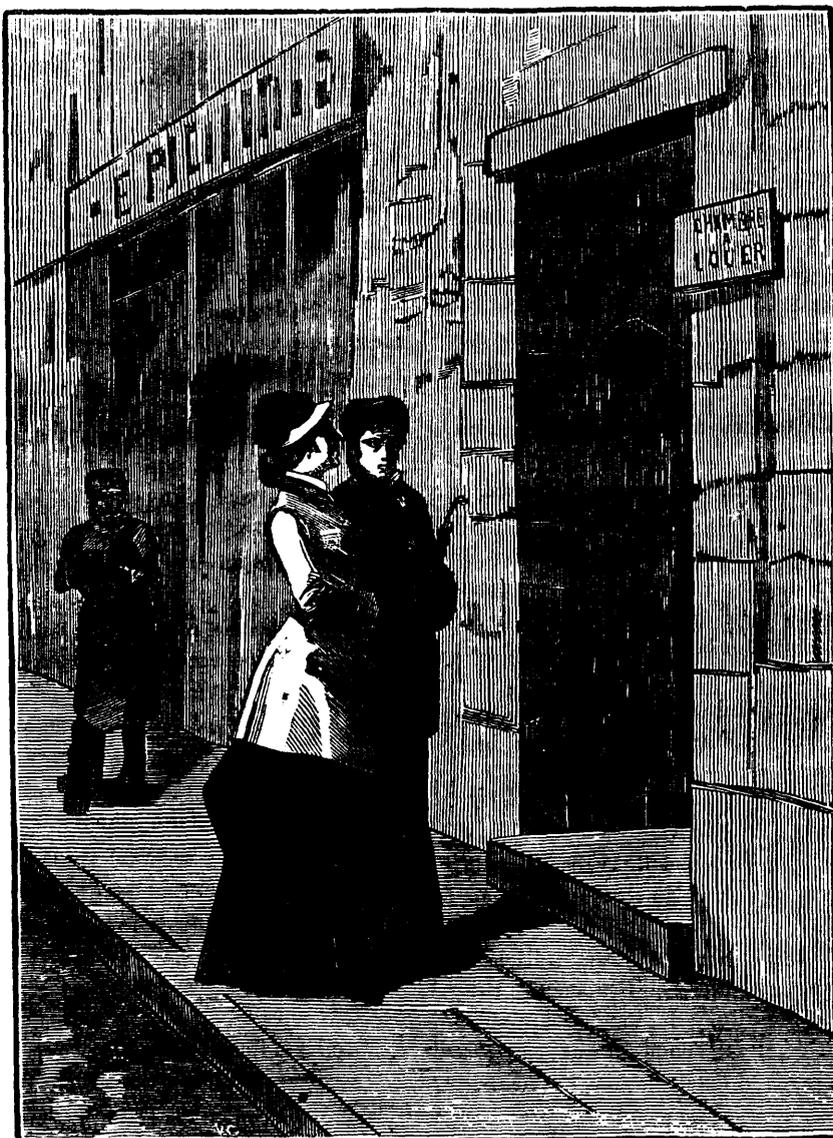
Un instant elle eut la pensée d'aller demander à la police de lancer ses agents sur les traces d'Ursule et de Renée. La réflexion l'arrêta. Elle eut peur que l'ex-femme de confiance de

feu Robert Vallerand, se voyant trahue, ne quittât la France avec sa pupile pour se soustraire à toute recherche, et ne mit entre la mère et la fille une infranchissable barrière.

En conséquence, Marguerite s'absorba dans son inaction, ne comptant plus que sur la promesse faite par le notaire de la rue des Pyramides, et n'y comptant que bien faiblement.

Pascal Lantier, qu'un double crime débarrassait momentanément de ses trances, suivait les conseils du cousin Léopold. Il s'occupait à préparer avec ses dessinateurs et ses architectes des plans et des devis et il attendait, sinon sans impatience du moins avec un calme apparent, la reprise des travaux et la fortune qui, croyait-il, devait lui arriver d'un moment à l'autre.

Léopold menait joyeuse vie, puisant sans se gêner dans la bourse du constructeur, et se dédommageant apparemment des privations su-



— "Chambre et cabinet à louer, lut Renée tout haut."

bies pendant sa longue captivité.

Jarrelonge, au contraire, broyait du noir et trouvait l'existence absolument dépourvue de charmes. Son complice le laissait presque toujours seul au pavillon du passage Tocancier, et la solitude lui donnait des idées sombres.

L'évadé de Troyes s'était lancé dans le monde des viveurs de troisième catégorie, et ne pouvait y traîner son complice à sa remorque sans risquer de se compromettre notablement.

Or, Jarrelonge, se regardant comme un parfait gentleman, n'admettait point cela. C'est tout au plus si Léopold lui faisait la grâce de dîner avec lui une ou deux fois par semaine.

Cette attitude dédaigneuse énervait le bandit. Il s'irritait en outre de ne point "travailler." — Nos lecteurs n'ignorent pas de quel genre de travail il s'agissait.

Après avoir rêvé de faire fortune rapidement, il se rongait les points en voyant son capital rester stationnaire, et il jalousait Léopold qui vivait en homme riche...

Très dissimulé de son naturel, il ne laissait rien voir de son irritation grandissante, mais il se promettait "in petto" de jouer quelque bon tour à son ex-complice si les choses continuaient ainsi.

— Cet "aristo-là," se disait-il, me traite par dessous jambe, et cependant je le vauds bien !! Nous sortons de prison tous les deux, et j'ai sur lui l'avantage d'être libéré tandis qu'il n'est qu'évadé ! Il travaille pour le compte de particuliers qu'il fait chanter. Un jour ou l'autre je viendrai à bout de connaître ces oiseaux-là, et alors je jouerai mon rôle dans la leçon de musique, ou le diable m'emporte !...

Léopold, plein de confiance en lui-même, ne se doutait point du péril qui le menaçait de ce côté, mais il déplorait et maudissait son association avec Jarrelonge.

Maintenant que la complicité de ce dernier lui semblait inutile pour l'avenir, il trouvait gênante et lourde la chaîne qui les unissait, et se promettait de la rompre aussitôt que le hasard lui fournirait un prétexte suffisant.

Victor et Richard Béralle étaient toujours dans les ateliers de la rue de Picpus. Pascal appréciait les bons services de Victor, le plus intelligent et le plus actif de ses contre-maîtres, et cela le rendait indulgent pour Richard. Ce dernier, pendant quelques jours, s'était conduit d'une façon presque régulière.

Déjà Victor croyait à un amendement sérieux, mais le malheureux défaut de Richard avait repris le dessus ; aussi la mère Baudu le regardait d'un œil irrité, et la jolie Virginie pleurait souvent.

Ce regard de la mère Baudu, Richard ne l'effrontait qu'en tremblant. Il lui semblait lire dans les petits yeux qui brillaient sous des sourcils contractés cette question :

— Et les mille francs que je t'ai prêtés, mauvais sujet, pour quand est-ce ?

A cela que répondre ? Ces mille francs il avait promis de les rendre deux jours avant la signature du contrat de Victor et d'Etienne.

Dans trois semaines on devait signer ce contrat, et Richard ne savait où prendre la somme à restituer... Comment se tirerait-il de ce mauvais pas ? Ceci constituait une énigme insoluble.

Victor, lui, ne se doutait point de l'emprunt que son frère avait fait à sa future belle-mère, et il hâtait de tous ses vœux le jour du contrat.

Depuis qu'en compagnie de Paul Lautier il avait sauvé Renée, les leçons que lui donnait l'étudiant en droit étaient momentanément interrompues, mais une ou deux fois par semaine le contre-maître allait rendre visite à la jeune fille.

La convalescence de celle-ci touchait à son terme au moment où nous conduisons le nouveau nos lecteurs rue de l'École-de-Médecine.

Paul, depuis quinze jours, était devenu soucieux, presque sombre. Ses recherches incessantes pour retrouver la trace de madame Ursule n'avaient pas abouti. Renée s'attristait de son côté et n'envisageait point l'avenir sans épouvante.

En revenant à la santé, en recouvrant la force physique et la clairvoyance intellectuelle, la jeune fille s'était rendu compte de la fausseté de sa situation et de l'étendue de son malheur, mais jusqu'à ce jour elle n'avait pas laissé Paul lire à livre ouvert dans sa pensée.

L'affection de la blonde Zirza pour Renée allait toujours en grandissant.

Elle connaissait la situation de Renée, mais, convaincue que la jeune fille serait la femme de Paul, elle ne s'inquiétait point de son avenir ; cependant elle voulait avoir une certitude à cet égard.

Un matin, le matin du jour où nous retournons chez le fils de Pascal Lautier, — Zirza, qui continuait à passer ses nuits sur un lit improvisé, de Renée, monta chez son mari, où depuis trois semaines Paul recevait l'hospitalité.

Les deux jeunes gens causaient.

— Renée serait-elle plus souffrante ? demanda vivement Paul.

— Non... non, rassurez-vous... répondit-elle en s'installant sur une chaise, — notre chère mignonne va tout à fait bien... Elle vient de se lever, elle s'habille, et j'en ai profité pour venir vous parler sérieusement ...

— Sérieusement ! répéta Jules Verdier avec un étonnement comique. Voilà qui changera furieusement tes habitudes !

— Mauvais plaisant !... Ce n'est pas à toi que j'ai affaire. C'est à Paul...

— A moi ? s'écria l'étudiant en droit.

— Oui, à vous, mais ne vous inquiétez pas. C'est sérieux, mais ce n'est point effrayant...

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— De vos amours... Qu'est-ce que vous comptez faire d'ici Renée ?

— Ma femme, vous le savez bien... répliqua vivement Paul.

— Votre femme, très bien... Mais à quel arrondissement ?...

— Zirza, vous avez une mauvaise pensée ! dit le jeune homme en rognant le sourcil.

— Jamais de la vie... je tiens à m'éclairer, voilà tout. Donc vous voulez faire de Renée votre femme, votre vraie femme, par devant monsieur le maire et monsieur le curé, l'un en surplus, l'autre en écharpe ?

— C'est mon vœu le plus cher, je vous l'ai déjà dit.

— Les bonnes choses gagnent à être répétées.

— "Bis repetitaplacent"... murmura Jules Verdier et souriant.

— Et, à quand le mariage ? reprit Zirza.

— Dès que Renée sera complètement remise nous irons trouver mon père, qui, plein de confiance en ma sagesse, m'a laissé libre de choisir la compagne de ma vie, en promettant de ratifier mon choix.

— Renée se porte aujourd'hui comme le pont neuf.

— Eh ! bien, dès demain nous irons chez mon père ! s'écria Paul.

— Tous les deux ?

— Oui, tous les deux.

— Vous conduirez Renée, c'est parfait ! Et vous la ramèneriez ensuite ?...

— Sans doute.

— Où ?

— Quelle singulière question ! Je la ramènerai ici...

— Eh ! bien, voilà justement ce qu'il ne faut pas, et ce à quoi je m'oppose absolument.

— Vous, Zirza ! !

— Moi-même...

— Et, pourquoi ?

— Pour les meilleures raisons du monde... Renée est guérie... Renée est jolie comme les amours... elle vous aime... vous l'adorez... et la chair est faible. Évitez la tentation et l'occasion, croyez-moi... Vous voulez que Renée devienne madame Lantier ? Eh bien, faites en sorte que, le jour où elle prendra votre nom, sa réputation soit aussi intacte que son honneur. Il faut que votre père lui-même ne puisse avoir aucun doute sur son compte. Si Renée reste ici jusqu'au jour du mariage, on dira, on croira, qu'elle est votre...

— Ce ne sera pas vrai ! interrompit vivement le fils de Pascal.

— On le dira, on le croira tout de même... et, fussiez-vous me trouver radoteuse, je vous répète qu'il ne le faut pas !

— Peut-être avez-vous raison, murmura Paul fort perplexe.

— J'ai raison très certainement... répliqua la blonde Zirza.

— Quo faire donc ?

— Une chose bien simple... Renée a dans son porte-monnaie une somme assez rondelette en belle pièces de vingt francs. Cette somme servira à louer une petite chambre et à y mettre quelques meubles bon marché. Renée fait de la dentelle à merveille, m'a-t-elle dit... Elle pourra travailler pour se distraire et gagner de quoi se nourrir... De cette façon la chère mignonne ne vous devra rien et la situation sera très correcte, d'autant plus que, d'ici au jour du mariage, vous vous abstenrez de visiter votre fiancée chez elle... Renée sortira de temps à autre avec moi, et vous la verrez en ma présence... Je l'aime, ce chérubin ! Je me suis constituée son garde de corps.

— Et bien ! vrai, mon lapin bleu, le classique dragon du jardin des Hespérides n'était rien du tout auprès de toi ! — s'écria Jules Verdier qui, tout en fumant une longue pipe, écoutait sa femme d'un air ébahi.

Zirza répondit en riant :

— C'est que le dragon ne défendait que des oranges, et je défends des fleurs d'oranger !

— Tiens ! fit l'étudiant en médecine, c'est un mot... et il est joli...

— A la bonne heure !... on me rend justice...

Paul s'était levé. Il s'approcha de Zirza et lui tendit la main. La blonde jeune femme la prit cordialement et la serra.

— Vous m'avez compris, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Oui, et je vous remercie de m'avoir montré le danger... J'approuve tout ce que vous avez dit et tout ce que vous voulez qui soit fait... Dès demain je m'occuperai de trouver une chambre à Renée et de l'y installer.

— Ta-ra-ta-ta ! Je connais les hommes... Le meilleur ne vaut rien. Vous prendriez l'empreinte de la serrure. La locataire me regarde... Je m'en occuperai avec Renée...

— Vous agirez à votre fantaisie...

— Ça, j'y compte.

— Vous me permettez bien, au moins, de vous prier de puiser dans ma bourse. Mon père vient justement de la remplir.

— Nous n'accepterons pas ça de vous ! répliqua Zirza en faisant craquer l'ongle rose de son pouce sous une de ses dents blanches. Les louis d'or de Renée suffiront et au delà pour payer le mobilier... et il sera propre. Dès aujourd'hui je me mettrai en quête du logement...

— Mais Renée s'ennuiera à mourir, toute seule.

— J'y mettrai ordre.. Et tenez, je connais une dame veuve, une personne extrêmement honnête, qui tient un magasin de dentelles. Je la prierai de prendre Renée avec elle et de l'occuper... Elle sera là comme dans sa famille et gagnera des appointements.

— Mais, à quoi bon, demanda Paul, puisque nous allons nous marier ?

— Les mariages, ça traîne toujours, et quand le vôtre sera fait, quand Renée sera riche, elle pensera toujours avec un peu d'orgueil qu'elle aurait pu se suffire à elle-même.

— Zirza, vous êtes un ange !...

— C'est convenu !... Je vous ai débité mon petit boniment... — Nous déjeunerons tout à l'heure. Je vais dire deux mots à Renée...

Isabelle fit sonner une demi-douzaine de gros baisers sur les joues de Jules, serra de nouveau la main de Paul et redescendit à l'étage inférieur.

Elle avait voulu s'entendre avec l'étudiant en droit avant d'expliquer à Renée combien sa position serait fautive si, après sa complète guérison, elle continuait à recevoir l'hospitalité du jeune homme.

Paul Lantier avait compris. Il fallait maintenant préparer la fille de Marguerite à quitter la demeure de son fiancé.

Renée, dont la toilette était soignée, attendait Zirza en mettant un peu d'ordre dans la chambre qui était devenue la sienne. Elle courut à la rencontre de Zirza et l'embrassa.

— Comme vous voilà jolie et fraîche ce matin, chère mignonne ! fit Mme Verdier. Une mine superbe !... On refuserait de croire que vous venez d'être bien malade... La santé est revenue, mais il faut éviter toute fatigue... J'achèverai le ménage après déjeuner. Pour le moment, s'il vous plaît, quittez ce plumeau, asseyez-vous et causons...

— Vous avez donc à me dire quelque chose de particulier ? demanda Renée.

— Oui.

— Et quelque chose de sérieux, car vous avez la physionomie plus grave que de coutume.

— Quelque chose de sérieux, oui... Placez-vous là, en face de moi... Mettez vos petites menottes dans mes mains, et écoutez-moi...

Très intriguée et un peu inquiète, Renée s'assit et donna ses mains à sa compagne qui poursuivit :

— Vous voilà guérie, chère mignonne, mais le corps seul a repris sa santé, l'âme souffre toujours.

Renée devint très rouge. Zirza continua :

— L'âme souffre, et je crois avoir compris la nature de cette souffrance dont vous me faisiez un mystère. Répondez moi franchement, aussi franchement que je vous parle... Suis-je dans l'erreur en croyant que votre position ici vous semble anormale, que votre pudeur s'en émeut, que votre dignité s'en froisse ?... Que vous vous demandez enfin parfois quel avenir vous est réservé, à vous sans famille et seule au monde ?

— Vous ne vous trompez pas... murmura Renée, dont les yeux se voilèrent de larmes. Tout ce qui se passa dans mon âme, tout ce qui m'effraye, tout ce qui m'attriste, vous l'avez compris...

— Ne pleurons pas, mignonne ! dit la blonde Zirza, en attirant à elle la jeune fille et en l'embrassant. Les larmes ne mènent à rien qu'à se rougir les yeux. Vous vous répétez souvent, n'est-ce pas, que votre présence chez un jeune homme, dont on ignore le caractère loyal et les intentions honnêtes, peut être mal interprétée et donner lieu à des commentaires calomnieux.

Renée serra les mains de Zirza en s'écriant :

— Oui... oui... C'est bien cela...

— Paul voulant faire de vous sa femme, poursuivit l'étudiante, ne veut pas qu'on suppose qu'avant d'être votre mari, il était votre amant...

La fille de Marguerite baissa la tête, devint pourpre et dégagna ses mains pour cacher son visage.

— Ah ! je dis les choses nettement, carrément, brutalement... s'écria Zirza. Mieux vaut aller droit au but par le plus court chemin que de s'attarder dans les sentiers de traverse. Rien de plus facile que d'éviter jusqu'à l'ombre d'un soupçon, et d'empêcher la calomnie de naître...

— Comment cela ? balbutia Renée.

— Il suffira de quitter le plus vite possible cette chambre et cette maison.

— Mais je suis seule... sans appui... sans ressources...

— Pas sans appui, mignonne, puisque me voilà ! répliqua Zirza ; et pas sans ressources non plus, puisqu'en cherchant à vous assassiner on ne vous a point volé votre porte-monnaie, et il est, ma foi, bien garni.

— Ce sont mes économies de l'institution, dit l'ex-pensionnaire de madame Lhermitte.

— Elles nous serviront pour louer et meubler une petite chambre.

— Cela suffira-t-il ?

— Amplement.

— Soit, mais une fois la chambre louée et meublée, il faudra vivre.

— Le cas est prévu... Vous aimez le travail ?

— Oui, car l'oisiveté me fait horreur...

— Eh bien, jusqu'au moment de votre mariage, vous travaillerez...

• — Je ne demanderais pas mieux, mais...

Renée s'interrompit.

— Mais, quoi ? demanda Zirza.

— Je ne sais aucun état... aucun métier...

— Ah ! vous croyez ça ?

— Sans doute.

— Eh bien ! vous vous trompez... Vous brodez à merveille...

— On le dit...

— Vous savez faire la dentelle...

— Assez bien...

— Il n'en faut pas plus... j'ai à votre disposition une place de première demoiselle chez une dame parfaitement honorable, et bonne comme le bon pain, qui tient un magasin de dentelles.. Elle vous donnera cent francs par mois et la table... Non seulement vous vivrez, mais vous ferez des économies. Ça vous va-t-il...

— Zirza, chère Zirza, vous êtes mon bon ange !

— On m'a dit en haut, tout à l'heure, quelque chose dans ce goût-là ! s'écria Zirza en riant. Nous irons demain chez la dame, et dès aujourd'hui nous occuperons de votre installation... Sachons un peu ce que nous avons à dépenser... Équilibrons notre budget. J'ai vu pas mal d'or dans votre porte-monnaie, mais je n'ai pas compté. Comblons cette lacune.

Renée courut chercher l'objet en question et l'ouvrit.

— Voilà ma fortune... dit-elle en le vidant sur la table où les louis s'éparpillèrent avec des tintements métalliques.

Zirza compta, et s'écria après avoir compté :

— Trois cent trente francs et des pièces blanches... l'ue tranche du Pérou.

— Plus ceci... ajouta Renée qui venait de sortir d'une poche du porte-monnaie un billet de banque qu'elle déploya.

Un papier Garat de cinq cents !... fit Zirza toute joyeuse. Total huit cent trente francs !... — Une succursale de la maison Rothschild !... Notre budget sera facile à établir... Nous mettrons trois cents francs pour un joli petit mobilier, deux cents pour monter modestement votre garde-robe, puis de quoi payer un terme d'avance et attendre vos appointements... Équilibre parfait, ou plutôt la balance est à notre avantage... Tout va bien !...

Zirza embrassa de nouveau Renée et reprit le porte-monnaie pour y réintégrer l'or, le billet de banque et les pièces blanches.

Un caractère de papier grisâtre, plié en haut, s'échappa d'un compartiment.

— Qu'est ce que c'est que ça ? demanda Mme Verdier.

— Ma foi je ne m'en souviens pas... — dit Renée en dépliant la feuille.

Soudain son front se plissa. Zirza s'en aperçut et reprit :

— Mais, qu'est-ce donc ?

— Un souvenir singulier et un peu effrayant... murmura la fille de Marguerite.

— Effrayant ? pourquoi ?

— Une lettre d'un homme qui s'est évadé de la prison de Troyes pendant que j'étais au pensionnat de madame Lhermitte.

— Un criminel ! ! s'écria Zirza.

— Pauline le croyait innocent... répliqua Renée devenue rêveuse. Je vous raconterai cela plus tard...

Un coup de sonnette retentit à la porte du logement. Zirza, Paul et Jules franchirent le seuil.

— On va monter le déjeuner... dit Jules. Il n'est que temps de mettre le couvert...

Renée, les mains tendues et le sourire aux lèvres, vint à la rencontre des deux jeunes gens.

— Le visage rayonnant ! fit le futur docteur. Bravo ! l'esprit et le corps se portent aussi bien l'un que l'autre. .

— Oui, répondit Zirza, l'esprit est calme... Renée se taisait, mais elle avait des préoccupations toutes semblables aux miennes, elle en est convenue. Une fois la solution adoptée, les soucis ont disparu comme par enchantement, et dès demain nous nous mettrons en quête d'un petit nid modeste...

Paul poussa un gros soupir.

— Je comprends que c'est nécessaire, dit-il, mais Renée n se séparer de nous, et ce n'est pas gai...

— Puisqu'il le faut absolument... — balbutia la fille de Marguerite en soupirant aussi.

— Par bonheur, la séparation sera courte... reprit l'étudiant

en droit. Aussitôt l'installation faite, nous irons trouver mon père, et "mademoiselle" Renée s'appellera bientôt "madame" Lantier.

Un long regard chargé de reconnaissance et d'amour fut la seule réponse de Renée.

Le couvert était mis. Le garçon du restaurant voisin apporta le déjeuner, et les deux jeunes couples s'installèrent.

XIIII.

Huit heures du soir venaient de sonner. Le temps était sec, le froid très intense. Un grand feu de charbon de terre flambait dans la chambre à coucher du pavillon occupé, passage Tocanier, par Jarrelonge et Léopold.

Ce dernier venait de rentrer après avoir dîné à Paris et, fortement pris par un gros rhume, il avait résolu de se tenir chaudement et de se mettre au lit.

Assis dans un fauteuil confortable auprès du foyer, il se confectonnait un grog bouillant à l'américaine, remède de sa façon dont il ne mettait point en doute l'efficacité. Léopold était seul.

Jarrelonge, qu'il négligeait beaucoup, — (ce dont nous avons entendu ce dernier se plaindre), — profitait de sa liberté complète pour courir les cabarets et revoir les anciennes connaissances.

Nous devons ajouter que sa conduite était un modèle de prudence, et il avait résolu de refuser carrément de se mêler à aucune des opérations dont on lui offrait de partager les périls et les bénéfices.

— Les complices, se disait-il, mauvaise affaire !! Un jour où l'autre on se brouille, on se quitte, et le premier pincé fait pincer les autres... Pas de ça, Lisette !! Quand je travaillerai, je travaillerai seul... C'est plus sûr !

Cependant cette vie de loisirs perpétuels et de complète inaction ennuyait le gredin émérité ; il buvait pour se distraire, et en buvant il se grisait.

Deux ou trois fois il était revenu au pavillon dans un état d'ébriété absolue, mais en l'absence de Léopold qui, lui ayant formellement recommandé la tempérance, aurait fort mal pris la chose.

Jarrelonge avait passé toute sa journée à la barrière de Vincennes, allant de café en café, de caboulot en caboulot. Il dîna chez un "mastroquet" en compagnie de trois ou quatre paroissiens plus que suspects qui lui proposèrent, après le repas, une partie de piquet.

Se sentant la tête lourde et n'appréciant pas outre mesure les charmes du piquet, Jarrelonge refusa, faussa compagnie à ses camarades et reprit le chemin du passage Tocanier.

Le froid le saisit au sortir du cabaret et développa instantanément son ivresse lauteute. Il titubait et glissait à chaque pas, mais ce soir-là son ivresse était joyeuse et faisait passer sous ses yeux des mirages couleur de rose. En conséquence il chantait. Deux vers empruntés à une chanson, un refrain à une autre, la moitié d'un couplet à une troisième, tout cela se suivant, s'enchaînant sans rime ni raison, formait un véritable pot-pourri, terminé par une élucubration bizarre que nous avons entendue déjà une fois dans une circonstance dramatique, et qui était due à la verve improvisatrice du misérable :

" Nous voici bientôt sur le pont,
La faridondaine, la faridondon,

Bientôt sur le pont de Bery

C'est ici...

A la façon de Barbari.

Mon ami ! "

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

IV

LE SECRET D'AMICE.

Les dents blanches croquaient les fruits vermeils, les petites mains laissaient échapper les fruits de corail, les petites pièces d'or tombaient dans la grande sébile de Clotilde, et bon nombre de jeunes gens alléchés par le chiffre de sa dot, non moins que par sa grâce et sa beauté, firent une consommation exagérée des fruits débités par la jolie marchande.

Elle avait été témoin de la première entrevue de Valgras ; la seconde lui échappa au milieu du bruit qui se faisait autour d'elle. Ce fut seulement quand elle chercha du regard sa cousine, qu'elle l'aperçut défaillante, affaissée dans l'angle de la boutique.

— Amice ! s'écria-t-elle en se précipitant vers la malheureuse enfant.

Celle-ci lui tendit les mains avec un sourire navré.

— Je jouais un trop difficile pour moi, dit elle, et j'ai perdu...

— Quoi ! Valgras ?

— Place l'opinion de ses amis au-dessus de ma tendresse.

— Tout est rompu ?

— Oui.

— Que dis-tu donc ? reprit Clotilde, je l'aperçois... Il va repasser devant nous dans une seconde.

Amice anxieuse se pencha.

— Peut-être, pensa-t-elle, Valgras se repent... Il me revient, prêt à demander devant Dieu une main que je lui accorderais avec tant de bonheur...

Oui, c'était bien Valgras ; mais Valgras cruel et mauvais, Valgras se vengeant du refus douloureux d'Amice.

Il accompagnait miss Williams, et la belle Américaine parlait avec lui d'une façon hardie.

Amice n'avait jamais vu cette jeune fille, dont les échos mondains parlaient fréquemment.

D'une blancheur de lait, l'œil bleu et froid, les lèvres rouges, la taille d'une finesse merveilleuse, elle portait crânement une toilette qui, sur toute autre eût semblé trop excentrique. Sa chevelure rousse flamboyait sous un chapeau de paille retroussé d'une façon audacieuse. Elle riait avec éclat, et fixait sur le député un regard hardi.

Celui-ci, en passant devant la boutique d'Amice jeta un regard sur la pauvre fille. Elle défaillait.

Le premier mouvement de Valgras fut de s'élaner du côté de Mlle Gualbert, mais la réflexion l'arrêta :

— Peut être la jalousie me la ramènera-t-elle, se dit-il.

Et penché vers l'Américaine triomphante, il continua sa route à travers une foule de plus en plus compacte.

C'en était fait de l'avenir d'Amice. Elle le comprit, serra à deux mains son cœur brisé, et s'efforça de puiser du courage dans la grandeur même de son sacrifice.

En quittant son bureau, Paulin et sa femme vinrent chercher leur fille, elle se laissa tranquillement emmener ; ses larmes se trouvaient séchées ; elle avait résolu de bannir à jamais de son cœur celui qui l'avait eue assez faible pour préférer l'amour d'un homme à l'éternité de son Dieu.

— Combien tu dois souffrir ! lui murmura Clotilde dans un baiser.

— Tu te trompes, répondit Amice, c'est fini.

La fête s'apaisait. Avec lenteur la foule s'écoulait. On gagnait ses quartiers respectifs. Le mouvement et le bruit recommençaient le soir avec un entrain plus grand encore. Clotilde manquait de cerises, et Mercédès n'avait plus un bijou. Heureusement le banquier avait promis de s'approvisionner pour le soir. Les recettes montaient d'une façon fabuleuse. A travers les groupes et les boutiques circulaient des reporters, prenant des notes sur leur carnet, des dessinateurs d'actualités, esquissant l'aspect général de la kermesse.

Puis enfin les orchestres se turent, et ce fut seulement vers huit heures que les marchandes se retrouvèrent à leur poste.

Mais alors la fête semblait mille fois plus pittoresque. Des lanternes chinoises étalaient partout les fantaisies de leurs dessins, les oppositions de leurs couleurs et de leurs formes. Les arbres semblaient porter des fruits lumineux. On se voyait à travers une illumination de féerie. Les orchestres jouaient des valses de Klein, et les promeneurs marchaient sur un tapis de fleurs tombées de toutes les mains et de tous les corsages. Au dehors de l'enceinte la foule grossissait curieuse, haletante, avide de voir à son tour le paradis interdit, irritée de n'en pouvoir franchir le seuil, faute de cinq francs d'entrée exigibles au tourniquet. Après avoir patienté, elle s'exaspéra. Elle avait soif de voir les beautés aristocratiques dévouées à une œuvre de charité, de fiôler ces vendeuses titrées, d'entendre les boniments de ceux qui tenaient des spectacles ou qui faisaient tourner des chevaux de bois : et subitement, rendue hardie par le nombre, elle marcha du côté des barrières, riant des sergents de ville réduits à l'impuissance, et sous un effort progressif les balustrades craquèrent, puis tombèrent brisées. Alors eut lieu une scène d'indiscriptible désordre. Les grandes allées de la kermesse furent envahies, et le populaire jeta ses mots railleurs, en prenant ses coudées franches. Heureusement la fête touchait à sa fin ; il ne restait plus rien dans les boutiques si fringantes le matin, et les marchandes fatiguées ne demandaient qu'à monter en voiture, et à regagner leurs hôtels.

Tandis que Clotilde dînait avec Mercédès, Amice, assise sur son lit, racontait à sa mère ce qui venait de se passer.

Julie approuva sa fille d'avoir résisté au penchant qui l'entraînait vers Valgras ; elle la blâma doucement de s'être exposée au danger de revoir un homme dont le souvenir lui reviendrait souvent ; mais en présence de la douleur d'Amice, elle trouva plus de caresses que de reproches.

— Nous n'en parlerons plus jamais, maman, n'est-ce pas ? dit la pauvre enfant. C'est fini, c'est bien fini !

La vie continua monotone comme par le passé ; les préoccupations de Julie au sujet de la santé de sa fille, la mélancolie profonde de celle-ci éloignèrent la famille Paulin-Gilbert d'An-

dré et des siens. Sauf Clotilde, on s'en aperçut à peine dans la maison du nouveau millionnaire. André s'était fait le satellite de Bozan de Breuil ; Mélanie gravitait autour de l'éclatante Mercédès et de la triomphante Joséfa. La passion du luxe ne grandissait pas seulement dans l'esprit d'André et de sa femme ; ils devaient envieux. La soif de faire parler d'eux, d'égaliser les magnificences du grand financier les tenait continuellement en éveil. Mélanie faisait chaque jour de mystérieuses visites chez un agent de change. André, lancé dans la spéculation, acceptait des mandats d'administrateur pour une foule de compagnies dont les rouages échappaient à sa perspicacité. Il éprouvait une joie enfantine à lire son nom dans la liste des hommes représentant un des degrés de la puissance financière. Bozan de Breuil, pris de vertige, créait des lignes de chemin de fer, entreprenait des creusements de canaux, fondait des banques, montait des sociétés contre tous les sinistres imaginables, et des assurances contre les dangers les plus variés. On prévoyait la grêle, la sécheresse, le feu du ciel, les épizooties, le chômage, l'incendie, la maladie, les accidents. On organisait des sociétés pour le placement des employés, on garantissait des caissiers ; on cherchait des isthmes à percer, des montagnes à éventrer. En même temps des savants se réunissaient sous l'égide de Bozan de Breuil, afin de trouver le moyen de produire l'électricité à bas prix, et de l'employer comme moteur unique. Et chacune de ces compagnies fonctionnait ; ces sociétés prospéraient, la hausse se produisait sur toutes les actions. On eut dit que la prospérité du financier assurait celle de la France entière. Il était en ce moment dans Paris la grande autorité en matière d'argent. Depuis l'Écossais Law jamais un homme n'avait mieux jonglé avec les capitaux, et joui de la fortune publique. Dans leurs salons élégants les hommes accoutumés à la richesse patrimoniale secouaient la tête, et se demandaient comment tout cela finirait, et espérant un certain nombre, entraînés par l'exemple, aventurant les capitaux disponibles.

— Le taux de la rente baisse, disaient-ils en manière d'excuse, il faut bien faire travailler l'argent, si l'on souhaite garder le même chiffre de revenus ; mieux vaut hasarder quelques spéculations, que de pressurer ses fermiers.

Les gens pourvus de petites économies les tiraient des tiroirs, des tire-lires et des bas de laine, pour les jeter dans la spéculation, et chaque soir ils s'endormaient et rêvaient que la fortune arrivait dans leur logis en secouant sa corne d'abondance.

Bourgeois, marchands, ouvriers, domestiques, se disputaient les valeurs émises par Bozan de Breuil. La foi en lui était sans limite, il triomphait ouvertement, pleinement, s'enflait de son succès, et paraissait le roi de ce Paris où les royautés sont si éphémères.

On eut dit qu'une fièvre de spéculation s'était emparée de toute la France, car la province suivit la capitale ; les maisons de Paris eurent des succursales, les affaires de Bozan s'entendaient et promettaient ou menaçaient de tout envahir.

Un jour qu'elle quittait Mélanie, Julie dit à son mari :

— Peut-être avons-nous tort de ne pas risquer les vingt mille francs de dot d'Amice ; si nous montrions plus de courage, elle aurait avant deux mois trois cent mille francs... Vois, les actions de l'Union-Universelle ont monté subitement de mille francs...

— Qui sait à quel taux elles descendront ! répliqua tranquillement Paulin. Je ne serai sans doute jamais riche, mais je ne

tomberai point dans la misère qui peut atteindre les spéculateurs lancés dans des casse-cou.

— Tu dois avoir raison, dit sa femme ; cependant ton chef de division s'est enrichi en deux mois.

— Entendons-nous, Julie. Avec les capitaux dont il pouvait disposer il a acheté un certain nombre d'actions qui montent depuis quelque temps avec la rapidité folle d'un mascarot ; mais qui l'assure que s'il tentait de les revendre demain, il trouverait à s'en défaire ? Ses bénéfices demeurent fictifs jusqu'à ce qu'ils soient réalisés. Il possède cinq cent mille francs sur le papier, mais non en banque. Je sais bien que la réussite de ces opérations a entraîné tous les employés du ministère, excepté moi, dont on ne se gêne pas pour rire. Je sais des expéditionnaires, des garçons de bureau, qui ont mis là leur dernier sou ; ils comptent sur leurs bénéfices futurs, les uns pour marier leur fille, les autres pour acheter la maison de campagne, les derniers pour payer à leur fils une charge de notaire en province. Je souhaite de tout mon cœur que l'avenir ne trompe ni leur efforts ni leur confiance, mais j'en doute malgré moi. J'ai la conviction que l'aisance, la fortune, doivent être dans les vues de la Providence et suivant les lois de la morale, le résultat du travail, de l'économie, plus que de la spéculation ; et en raison de cette croyance, je ne crois jamais que Dieu bénisse les spéculations hasardeuses qui semblent tenter de détruire un équilibre divin, dont il possède seul le secret.

— Pauvre Amice ! dit Julie.

— Ce n'est point en raison de la modicité de sa dot que nous devons la plaindre. Elevée par toi, elle sait se passer de luxe, et met le bonheur au-dessus de la vanité. Sa tristesse seule me désole. Après avoir repoussé Valgras, elle ne parvient pas à l'oublier.

— Et le moyen ! quand son nom est dans toutes les boucles, quand on sait à n'en pouvoir douter qu'il entrera dans la première combinaison ministérielle ; quand les chroniques nous tiennent au courant des choses qu'il suit, des premières auxquelles il assiste ; des dîners qu'il donne, des ovations qu'il reçoit, des discours qu'il prononce, des articles qu'il écrit, des mémoires qu'il rédige ; des vues qu'il a sur la guerre, la politique et la législation. Cet homme emplit Paris du bruit de son nom, et en dépit d'elle-même, Amice entend les échos de cette renommée bruyante, et je le sais, je le vois, elle ne peut y demeurer indifférente. Oh ! pourquoi fit-elle cette promenade à Luc ! Pourquoi Valgras pauvre, mais déjà confiant en sa force, se trouva-t-il rapproché d'elle ?

— Elle guérira, dit Paulin, en pressant doucement les mains de sa femme ; si elle voulait, dans deux ou trois ans, le bonheur serait pour elle facile à trouver... Landry...

— Crois-tu donc que son père le laisse maître de sa vie ?

— Pourquoi non ?

— André est maintenant si riche.

— Oui, mais Landry reste pauvre. Il n'entend devoir qu'à lui-même sa célébrité et sa fortune ; avec ses camarades il est demeuré le même. La seule chose qu'il accepte de son père est un atelier superbe, plein de lumière, et un cheval, grâce auquel il fait au Bois de matinales promenades. Landry aime Amice...

— Et notre fille ne répondra jamais à cette tendresse.

— Attendons, mon amie, la blessure d'Amice guérira ; elle comprendra que le bonheur vrai serait de vivre près d'un homme loyal, intelligent, assez fort pour résister aux entraîne-

ments d'une richesse inespérée ; assez fidèle pour l'avoir attendue, assez noble pour comprendre que l'éblouissement que lui brûla les yeux et le cœur ne put rien enlever à la droiture et à la pureté de son âme.

— Puisse Dieu l'entendre ! répliqua Julie.

En ce moment Mélanie entra dans le petit salon, avec un grand frou frou de soie, de volants, de ruches. Elle tomba sur un fauteuil, respira un moment, puis dit à Gilbert :

— Je tiens mes deux millions, comprenez-vous cela, deux millions pour mon propre compte.

— André les a complétés ? demanda Paulin.

— Lui ! non pas. J'ai voulu ne les devoir qu'à moi-même. On n'est pas pour rien l'amie de Joséfa Bozan de Breuil ; j'ai fait jouer ma dot : en risquant mes quatre cent mille francs, j'ai réussi à gagner le quadruple. Tout ce que je possède est en actions de l'Union-Universelle. Une hausse nouvelle peut me donner dans une quinzaine six cent mille francs de plus ! Songez-vous à la surprise, à la joie, à l'admiration d'André quand je lui apprendrai ce résultat. Mais plus tard, bien plus tard... Il me plaît d'avoir avec lui ce petit secret... Je vous le révèle pour ne point étouffer de joie, et aussi, parce que trouvant sur mon chemin ce bracelet qui m'a paru joli, j'ai voulu l'apporter à Amice...

— Je vous remercie, ma sœur, répondit Julie, elle sera bien touchée de ce souvenir, et regrettera de ne pouvoir vous remercier tout de suite. Elle est sortie en ce moment et visite ses pauvres.

— Vous souffrez cela, ? demanda Mélanie avec une moue de dédain. Je suis charitable autant qu'une autre, et vous voyez mon nom sur toutes les listes, quand il s'agit d'une souscription au profit de n'importe quelle misère ; mais monter des escaliers glissants, pénétrer dans des intérieurs suant la misère, respirer des atmosphères fiévreuses, voilà ce dont je suis incapable d'une façon absolue... Et voulez-vous que je vous dise... Si vous continuez à laisser Amice maîtresse de son temps et de ses goûts, elle vous quittera un jour... pour se faire sœur de charité.

— Si c'est la volonté de Dieu... murmura Julie.

— Quoi ! une fille unique ! cela ne vous révolterait pas ? Vous vous résigneriez à vieillir seuls, tandis que votre fille se dévouerait à des inconnus, à des misérables !

— On se résigne à tout avec la foi, ma sœur.

— Eh bien ! je vous jure que jamais je ne permettrais à ma fille d'entrer dans un cloître. On a des enfants, c'est pour soi ! Oh ! certainement Clotilde ne me donne pas toute la satisfaction désirable. Elle ne s'ingénie pas à faire valoir notre luxe par ses fantaisies ; au lieu de prendre exemple sur Mercédès qui chaque matin trouve le moyen de dépenser de l'argent d'une façon originale, elle déclare toujours ne jamais rien souhaiter, et j'ai suis obligée de l'entraîner de force dans les fêtes où trop souvent elle paraît s'ennuyer. Mais enfin elle ne me quittera jamais ; elle me laissera lui choisir un mari, et croirait, j'en suis certaine, manquer à tous ses devoirs si elle se séparait de moi. Que me resterait-il, je vous le demande ? Mon mari s'occupe d'affaires. Je le vois à peine. Entraîné dans un tourbillon, nous nous rencontrons plus que nous ne vivons ensemble... Landry fait de l'art ; de l'art toujours et sans cesse. Il s'enferme dans un atelier où je n'ose le déranger, à causes des modèles. Encore un qui veut arriver et ne rien devoir qu'à lui-même et qui ne nous coûte pas d'argent. J'entends pour lui ! car ma foi il puisse sans honte dans la bourse paternelle quand il s'agit de tirer un ami d'em-

barras, de prêter une somme à quelque bohème, de régler les termes d'un artiste en retard, ou de prendre des arrangements afin de faire soigner un compagnon malade.

— Oui, Landry est un brave et grand cœur !

— Enfin, l'amour de la dépense lui viendra peut-être. En attendant ses professeurs le portent aux nues, et tout le monde lui prédit le prix de Rome... Il faut que je vous quitte, Julie... Pas moyen de vous faire entrer dans mes spéculations, n'est-ce pas ? J'aurais cependant bien voulu voir Amice bien dotée... Au surplus, si elle entre au souvent vingt mille francs sont une dot suffisante... Remettez-lui mon bracelet dites-lui que Clotilde s'ennuie de ne point la voir... Enfin, si vous voyez le docteur Chaumas, envoyez le moi, je ne serai pas fâchée de le consulter.

Mélanie serra les mains de Julie, celle de son beau-frère, et sortit.

— Encore une que le succès grise ! dit Paulin, béni soit Dieu qui m'a fait aimer la médiocrité, et regarder les millionnaires sans envie.

Une minute après Amice rentrait, un peu animée par la course, elle était vraiment plus ravissante que jamais, et cependant au fond de son regard on pouvait lire encore une tristesse, dont rien ne saurait la guérir.

L'ART ET L'ARGENT.

L'atelier de Raymond Armadieu est un des plus célèbres de Paris.

Voué à l'art dès son enfance, entraîné qu'il était par une irrésistible vocation, Raymond, après avoir remporté le prix de Rome, passa cinq années en Italie, vivant dans le commerce des grands maîtres, s'inspirant de leur génie, et s'efforçant d'unir dans sa manière de peindre l'aspiration idéale et la vérité que donne la nature. Très éloigné des idées réalistes commençaient à se produire quand il entra dans la lice, Raymond voulut autant qu'il lui serait possible remonter un courant qu'il jugeait dangereux. Toutes les œuvres qu'il envoya d'Italie portaient le cachet d'une recherche profonde du beau, tendance secondée par une grande pureté de dessin, et une rare entente de la couleur. Avant son retour en France il s'était déjà créé une place digne d'envie.

Des qu'il eut terminé ses études, il entra de plein pied dans une sage voie de production. Sans hâte, comme sans paresse il travailla et ses tableaux dont les premiers furent accaparés par des marchands intelligents se trouvèrent vite cotés à la Bourse des Beaux-Arts. Raymond possédait cet ordre sage qui permet un grand nombre de jouissances. Les curiosités qu'il avait rapportées de ses voyages, l'instinct du bibelotage, le goût inné que possèdent la plupart des artistes, lui permirent tout de suite de posséder un atelier élégant. Il ne passa pas par des transitions de fortunes diverses. Quoiqu'il ne possédât point de fortune personnelle, il parut tout de suite jouir d'une large indépendance qui contribua à le mettre à la mode.

Non point qu'il sacrifiait au goût du jour et consentit à escompter sa gloire future, mais il se laissa porter par le vent du succès. Sans intervenir dans ces questions mercantiles, il profita de l'engouement du public, et continua de s'efforcer de produire des œuvres dignes de lui.

Il enleva rapidement ses trois médailles, conquit la croix d'honneur et vit bientôt son nom accolé à celui des premiers. Ses

amis lui désignaient à l'avance un fauteuil à l'Institut.

Il arriva ce qui se produit alors en pareil cas, un grand nombre de jeunes gens lui demandèrent des leçons, et presque sans le vouloir, il créa un cours. N'y entraient pas qui voulait. Des grands maîtres d'Espagne et d'Italie, Raymond gardait la tradition disparue des grandes écoles. Il ne voulait point autour de lui des jeunes gens lancés dans le réalisme. Il savait que sur ceux-là il n'obtiendrait aucun pouvoir, et qu'ils nuiraient à leurs camarades sans profiter pour eux-mêmes. Mais chaque fois qu'il distingua entre les plus pauvres, un jeune homme doué de dispositions, il l'attira fraternellement à lui, encourageant ses efforts récompensant son zèle, le suivant pas à pas durant le temps de premières batailles, l'étayant de son crédit, et avec un orgueil mêlé de grandeur et de bonté le produisait dans le monde de arts, et commençait sa fortune.

Tous ceux qui fréquentaient son atelier en venaient rapidement à lui vouer en culte. Il groupait autour de lui une sorte de bataillon sacré prêt à se faire tuer pour défendre sa vie ou soutenir sa renommée. Il réunissait souvent autour de lui ces jeunes gens studieux et durant de longues soirées dont la contrainte était bannie, il leur prodiguait des leçons que jamais ils ne devaient oublier.

Quand sonnait l'heure de l'émancipation, l'élève qui croyait assez fort pour travailler seul quittait l'atelier où il le savait une famille. Un regret traversait l'âme de Raymond ; mais il savait bien que nul ne lui disait adieu. Chacun revenait vers lui dans les moments de lutte et de défaillance. Il encourageait, conseillait et rendait à ceux qu'il continuait d'appeler ses enfants l'énergie et la confiance.

Il arrivait souvent qu'on forçait pour ainsi dire la porte de cet atelier devenu un cénacle, des amis recommandaient un jeune homme annonçant des dispositions heureuses, Raymond cédait parfois avec regret, et l'avenir donnait raison à ses répulsions instinctives. Il est vrai que, dès qu'il s'apercevait que son influence et son dévouement resteraient inutiles, il engageait l'élève réfractaire à choisir un autre milieu.

Les discordes au sujet des tendances et des écoles diverses étaient donc peu fréquentes, une amicale cordialité régnaient en les élèves.

Au nombre de ceux que préférait Raymond Armadieu trouvait Landry Gualbert.

Celui-là était presque le fils de son âme.

Landry jugeait l'art au même point de vue que son maître et s'efforçait comme lui d'en porter haut la bannière. Il travaillait avec ardeur et s'était juré de remporter le prix du prochain concours afin d'aller à son tour en Italie.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00, six mois, 50 cent. payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arriéré immédiatement, par là nous évitons la pénible nécessité de les retrancher des livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par défaut du 1^{er} Janvier dernier, et même des listes complètes (broché) de l'année aux conditions ci-dessus.

MOINEAU & CIE., Editeurs,

Boite 1956, Bureau de Poste

No. 17 Ste. Hélène, Mo.